

Il n'y a plus cette grâce fulminante
mais le souffle de quelque chose qui viendra.

Sandro Penna

1.
Un souffle léger et frais

Ils sont là tous les trois, ma mère, mon père et petit-frère, assis dans le salon de la maison où petit-frère et moi avons grandi, séparés par notre différence d'âge, presque isolés par elle, et où nos parents se sont lentement détachés, causant leur séparation qu'ils ont vue apparaître et se dérouler sous leurs yeux, complices de leur impuissance. Ils sont là, atteints par mon absence dont ils ne savent que faire, embarrassés par elle, encore incertains qu'elle existe vraiment, comme ils sont encombrés par eux-mêmes depuis toujours.

Ma mère est arrivée la première. Elle arrive toujours la première, ne veut pas faire attendre, déteste prendre du temps aux autres, leur donner l'impression de le perdre. À ma connaissance, la seule fois où elle est arrivée en retard à un rendez-vous, c'était à celui que nous avions fixé, le dernier jour de ma vie. Ne pouvant oublier ce retard, elle se tient en lui comme

dans une blessure que le temps n'atténuera pas, une douleur persistante à laquelle elle est heureuse d'appartenir. Durant une petite demi-heure, au volant de sa voiture qu'il a garé sur le bas-côté de la route à quelques kilomètres d'ici, mon père a eu besoin d'être seul. La vitre baissée, il a regardé les champs de blé et de luzerne écrasés par le soleil. Il les a trouvés beaux. Comme il a trouvé beau le chemin qui les sépare et qui ne mène nulle part. Il s'y serait volontiers engagé, s'abandonnant à ses pas pendant une autre petite demi-heure, s'il ne s'était pas senti attendu par sa mère. Au sortir du crématorium où il les a quittés sans un mot, petit-frère a pris la direction opposée à la maison, enfourchant rapidement sa moto comme s'il avait participé au départ d'une course. Il a traversé un bourg, puis un autre en ralentissant à peine, a atteint la zone commerciale qui encadre la grande ville assez loin des champs de blé et de luzerne et du chemin qui ne mène nulle part. Il s'est engouffré dans un bar-tabac flambant neuf et a acheté une cartouche de cigarettes. Un paquet aurait suffi pour diffuser un semblant de paix intérieure pendant toute la durée de la réunion familiale à laquelle il est arrivé le dernier comme toujours, ne s'excusant pas de son retard ni de l'attente qu'il a provoquée.

Voilà, ma mère, mon père et petit-frère sont rassemblés dans la maison. On les dirait étrangers, mais ils se connaissent très bien, lisent en l'autre comme dans un livre ouvert. Et cette intrusion ne les gêne pas. Elle ne les effraie pas non plus. Sans doute parce qu'ils veillent à ce qu'elle ne soit jamais en déséquilibre, comme l'on cultive une harmonie. Un souffle léger et frais traverse la pièce, les effleurant. Indifférent, petit-frère ne quitte pas son téléphone des yeux, recevant des messages, y répondant aussitôt. Même s'il connaît l'état de la maison, mon père semble ne pas comprendre d'où vient ce courant d'air et se demande pourquoi il n'est pas chaud. Ma mère sourit, son regard porté au fond de la pièce, comme si elle suivait le souffle qui s'en va.

2. Les voix intérieures

Mon père ferme les persiennes des portes-fenêtres qui donnent sur le jardin et se rassoit sur le fauteuil face à ma mère. C'est une journée très chaude, orageuse. L'air est lourd, presque tangible. On dirait qu'il pourrait manquer. On dirait que la chaleur pourrait vous étouffer.

Ma mère prend la parole. Le silence ne peut plus durer. Mon père, petit-frère et elle, qui ne se sont pas vus depuis huit ans, ne peuvent continuer de se taire après ce qui m'est arrivé. Ma mère espère que mon père et petit-frère ressentent la même envie. Seul mon père réagit et lui répond par un sourire. Ma mère sourit aussi, son regard dans le vague. Elle pense à ce qu'elle appelle ma « singularité » qu'elle a redécouverte ce matin au crématorium. Elle ne se souvenait plus qu'elle était aussi grande. Pourtant elle me connaissait bien – comme toute mère attentive croit connaître son enfant – et cette « singularité » qui était la mienne lui

était familière. Malgré cela et indépendamment de l'aspect matériel, de la nécessité de gagner de l'argent pour que je puisse payer la dernière opération et mon changement physique total, elle ne comprend pas ce qui m'a menée sur cette aire d'autoroute à une heure aussi tardive. Elle a beau essayer de la saisir un peu, la réalité de ce qui m'est arrivé la déconcerte complètement. Ma mère sourit encore, tristement, avec un air désolé. Mon père et petit-frère ne doivent pas faire trop attention à ses propos qui ne sont sans doute pas très cohérents. Elle ne sait pas vraiment ce qu'elle dit ni ce qu'elle pense depuis que je suis morte. Petit-frère, agacé, la regarde durement. Elle baisse les yeux, les relève. Puis elle reprend la parole dans un élan qu'elle ne semble pas pouvoir retenir, un flux de mots qui s'enchevêtrent. Elle parle de la mort de son père qui les a réunis tous les trois dans cette maison. Depuis, ils ne se sont pas revus, n'en ont jamais eu l'occasion, n'ont jamais cherché à en avoir. Ce n'est pas un reproche. C'est un fait. C'est seulement un fait. Que mon père et petit-frère ne se méprennent pas. Les moments qu'ils traversent tous les trois seraient encore plus difficiles s'ils se méprenaient. Un malentendu est vite arrivé et devient alors une source de mésentente. Voilà pourquoi ma mère essaie d'être la plus précise possible dans ses propos. Elle s'excuse pour sa maladresse,

regrette le peu de cohérence de ce qu'elle essaie de dire. Petit-frère la regarde plus durement. Comme à son habitude, il ne laisse rien passer. Si elle faisait un effort, un tout petit effort, elle aurait les mots justes. Au lieu de cela, elle se complait comme elle le fait toujours en espérant être plainte et consolée. Ma mère, blessée par les paroles de petit-frère, regarde la table basse sans la voir vraiment. Par égard pour elle qui ne sait faire face aux conflits et qui réproche la violence, mon père se retient de réagir et de fixer petit-frère dont le sourire susciterait sa colère. Il regarde ma mère qui pose ses yeux sur lui. L'attention qu'il a pour elle lui donne la force de continuer de s'exprimer alors qu'elle est fatiguée, qu'elle ne l'a jamais été autant, même après la mort de son père qu'elle aimait pourtant beaucoup aussi et dont l'absence est toujours aussi douloureuse. Elle ne peut se taire. Si elle se taisait, elle aurait l'impression d'être complice du silence qui recouvre ce qui s'est passé cette nuit-là, sur cette aire d'autoroute où un automobiliste m'a trouvée, recroquevillée sur moi-même, les pieds nus. Son regard en suspens, comme si elle les voyait, ma mère répète que mes pieds étaient nus. Mes escarpins ont été retrouvés sur l'aire de repos, l'un à côté de l'autre, à une dizaine de mètres de mon corps. Ma mère n'en revient pas. Comme mon père et petit-frère, elle ne sait

pas comment est arrivé ce qui s'est passé, ignore ce qui existe au-delà des faits, de leur réalité indiscutable. Il y a forcément une autre réalité, plus profonde, que la lumière ne saisit pas, effleure seulement. Il y a ce que l'on voit et ce qui échappe au regard, ce que l'on parvient à comprendre et ce qui demeure inintelligible. C'est une vérité à laquelle ma mère croit sans réserve depuis qu'elle a rencontré Dieu. C'est la seule vérité en laquelle elle veut se tenir, qui lui donne l'énergie de parler même si elle ne sait pas toujours ce qu'elle dit, même si ses mots lui échappent. Cela serait pire si elle ne tentait pas de parler. Elle fermerait les yeux sur les conséquences du silence et aurait alors le sentiment d'avoir participé à ma mort. Petit-frère se retient de quitter la pièce. Mon père essaie de continuer de se montrer attentif aux propos décousus de ma mère alors qu'il s'est réfugié en lui-même pour ne pas être entamé par sa fatigue qui a fini par le lasser bien avant leur séparation. Ma mère sait qu'il serait préférable qu'elle se taise. Elle aimerait ne pas avoir aussi peur du silence, parvenir à se tenir en lui comme d'autres réussissent à ne pas sombrer dans le mensonge. Cela est au-dessus de ses forces. Comme il lui est impossible de comprendre ce qui m'est arrivé alors que cela ne la surprend pas. Elle n'a sans doute pas la capacité d'imaginer le chemin que j'ai choisi de

prendre et moins encore celle de réaliser que ce chemin m'a menée là, sur cette aire d'autoroute – autant dire sur un terrain vague ou dans un no man's land. Pourtant elle me connaissait. Elle me connaissait comme une mère attentive peut connaître son enfant. Du moins c'est ce qu'elle pensait avant d'entrer dans le crématorium. En réalité, ce n'était pas simple de me connaître. Mon père et petit-frère ne l'ignorent pas non plus car ils se sont heurtés également au « mystère » que j'avais en moi. Ils s'y sont habitués, ont appris à ne plus être dérangés par lui, à l'oublier, comme on oublie une banalité, quelque chose qui existe sans qu'on le remarque, tout comme ma mère l'a appris grâce à la patience et à la tolérance. Il lui a fallu beaucoup de patience et de tolérance pour accepter ce qu'elle appelle mon « mystère ». Ce mot est facile mais c'est le seul qui lui vienne à l'esprit aujourd'hui dans les circonstances qui les réunissent. Elle ne sait pas dire mieux ce qu'elle ressent pourtant clairement depuis qu'elle a appris que j'étais « à part » – j'avais alors cinq ou six ans –, et cette découverte était à la fois une joie et une angoisse. Mon père et petit-frère ne l'ont pas oublié non plus même si cela ne les a pas déstabilisés comme ma mère l'a été. Ils se souviennent bien également, peut-être comme si c'était hier – ma mère en a conscience. Elle les prie de ne pas lui tenir rigueur de

redire encore la même chose même si ce ne sont pas les mêmes mots. Elle veut aussi s'excuser de leur faire de nouveau cette demande qu'elle sait agaçante.

Petit-frère se lève. Il fait quelques pas vers la porte du salon, revient vers ma mère qu'il regarde avec un grand dégoût, un sourire vorace sur les lèvres. Ce n'est pas la vérité. Non, ce n'est pas la vérité. Ma mère parle, elle n'est plus dans le silence, mais elle se tient dans le mensonge qu'elle dénonce comme si elle se taisait. Il n'y a aucune différence, c'est du pareil au même et ma mère le sait bien. Si elle disait simplement qu'elle souffre et qu'elle n'est pas en mesure de faire face à ma mort qui l'attriste comme elle ne l'a jamais été, pas même par celle de son père dont elle exagère l'importance dans sa vie qu'il a pourtant abîmée, si elle savait se montrer fragile, tremblante, oui, si elle savait trembler, traversée par la peur de mon absence qui emplira certainement sa vie jusqu'à son dernier jour, si elle avait l'humilité d'accepter de ne plus rien être du tout et de laisser la douleur s'immiscer en elle, alors, peut-être, petit-frère pourrait lui ouvrir ses bras, l'envelopper de sa chaleur, car il sait être présent et chaleureux si l'autre délaisse lui aussi ses fausses certitudes, se défait de sa défiance. Ma mère est entourée de fausses certitudes, elle s'est claquemurée dans sa défiance et ce n'est pas ma mort qui a provoqué

cette dangereuse solitude. Non, ce n'est pas ma mort qui l'a soustraite à l'élan du vivant. Petit-frère enfonce ses yeux dans ceux de ma mère qui tente de dissimuler son trouble. Mon père estomaqué s'extrait d'une fatigue qu'il n'avait jamais laissée paraître en prenant appui sur ce qui lui reste de tranquillité. Ce n'est pas possible que petit-frère parle de cette manière à ma mère. Mon père veut qu'il s'excuse. Petit-frère s'exécute sur un ton doucereux qui déplaît à mon père. Ma mère n'est pas la seule à être sous le choc. Mon père s'imagine peut-être que petit-frère ne l'est pas et qu'il se moque pas mal de ce qui m'est arrivé. C'est peut-être la vérité. Oui, c'est peut-être là qu'elle se trouve, c'est peut-être de là qu'elle provient, cette vérité qui leur soulève pitoyablement le cœur à tous les trois aujourd'hui et qu'il leur faut désormais regarder en face. Petit-frère sourit avec une bienveillance feinte, ses yeux profondément enfoncés dans les yeux de mon père qui ne les baissera pas non plus, laissant sa colère s'accroître malgré lui sous son air posé, presque détaché, comme il le fait à chaque fois que son cadet lui tient tête. Petit-frère sourit davantage. Il se retient de rire. Le moment n'est pas encore venu de faire sortir mon père de ses gonds. Petit-frère lui assure qu'il ne lui en voudrait pas s'il pensait qu'il se moquait pas mal de ce qui m'est arrivé. L'énergie dont lui et moi

avons usé pour nous oublier l'un l'autre, que mon père ne peut avoir oubliée, lui donnerait raison. C'est de cela, de cette volonté-là dont il veut parler librement, sans avoir peur des mots, même s'il doit choisir les plus durs. Oui, lui et moi avons passé le plus clair de notre adolescence à rejeter l'existence de l'autre, d'abord sans méthode, puis avec une habileté infailible. Il se roulait dans la provocation pendant que je me pâmais dans mon mystère. Plus il se roulait, plus je me pâmais. La tension allait toujours crescendo. Jusqu'à ce que la cruauté devienne insupportable. Cette tension existe encore malgré mon absence. Jusqu'à ce matin, petit-frère pensait qu'elle s'était arrêtée en même temps que ma vie. Au crématorium, il a compris qu'elle n'avait pas pris fin et qu'elle continuerait peut-être aussi longtemps qu'il vivrait. Mon père sourit. La colère au bord des lèvres, il fait remarquer à petit-frère qu'il reproche à ma mère de se complaire alors qu'il ne semble pas être gêné le moins du monde par sa propre complaisance. Évidemment, petit-frère rejette sa remarque. Il met juste le doigt sur ce qui dérange. C'est toujours ce qu'il a fait, mettre le doigt sur ce qui dérange, et il ne voit pas pourquoi il ne le ferait pas aujourd'hui. Au contraire, aujourd'hui plus que jamais il doit le faire sans retenue, sans aucun leurre, mais avec une honnêteté totale.

Ma mère outrée exige qu'il se taise. Petit-frère ricane. Qu'il fasse attention, qu'il prenne bien garde, ma mère pourrait encore le gifler du haut de ses trente ans. Petit-frère s'esclaffe. Ma mère semble avoir oublié qu'elle n'a jamais levé la main sur lui. Il était son chouchou, son joli petit chouchou toujours bien propre sur lui que l'on prenait presque toujours pour une jolie petite fille. Et ça faisait plaisir à ma mère, ça la rendait fière qu'on le prenne pour une jolie petite fille alors que c'était moi qui instillais en l'autre la confusion et que ma mère dévorée par la gêne s'évertuait à détourner les regards de cet enfant au sexe indéterminable que j'étais à ses yeux. Mon père s'interpose. Si ma mère n'a jamais levé la main sur petit-frère, ce n'était pas son cas. Cela ne s'est pas produit souvent, mais petit-frère se souvient sûrement des fessées que mon père lui a flanquées. Il pourrait encore lui en infliger une avec le plat de sa ceinture. Il pourrait aussi, d'homme à homme, lui mettre son poing sur la gueule. Petit-frère rit, par saccades, railleur. Ma mère n'en revient pas que mon père veuille le frapper en de pareilles circonstances. Comme s'il avait oublié lui aussi que mon corps venait d'être incinéré. Ma mère l'excuse en raison de ces circonstances. Elle excuse aussi petit-frère tout comme mon père le fait même s'il ne lui dit pas. Et petit-frère excuse ses parents pour

tous leurs manquements, car ils n'ont pas toujours agi comme ils auraient dû, car ils se trompés certainement bien plus qu'ils ne peuvent le soupçonner – ce qu'un enfant devenu adulte est en capacité de comprendre et de pardonner. Ma mère propose qu'ils s'excusent mutuellement pour toutes les erreurs commises et irréparables, pense que ce serait bien qu'ils s'accordent ce pardon, qu'ils essaient, qu'ils aient au moins envie d'essayer. Que mon père ne dise pas que les erreurs sont humaines ou n'importe quelle autre phrase toute faite du même acabit. Qu'il ne se cherche pas d'excuses pour une fois. Les excuses ne sont pas pour lui. Comme elles ne sont pas non plus pour petit-frère ni pour ma mère. Elles seraient indécentes si elles étaient pour eux. Ma mère aimerait qu'ils tentent de les rendre simples et pures et de me les adresser. Un sourire léger, à peine formé, échappe à petit-frère. Ma mère le remarque comme elle discerne tout changement. Que petit-frère ne se moque pas de sa naïveté pour une fois. Qu'il la respecte au moins aujourd'hui. Ma mère a le droit d'être naïve aujourd'hui plus que jamais. C'est le seul droit qui lui reste. Tous les autres sont devenus illégitimes. Tous les autres ont cessé de lui appartenir. Non, ce n'est pas exact, ma mère a aussi le droit d'être triste. Mais la tristesse qu'elle ressent ne fait pas sourire petit-frère car

il la ressent lui aussi et peut-être plus profondément que ma mère et mon père. Il a beau vouloir se montrer détaché, afficher sur son visage une ironie à laquelle il croit comme ma mère croit en la sincérité, il a en lui une naïveté qui résonne avec la sienne. Cela pourrait amuser ma mère si elle avait en elle ne serait-ce qu'un léger écho de son ironie. Ma mère le plaint. Elle le plaint depuis longtemps. Depuis longtemps, elle se demande si petit-frère n'est pas dans un récit, s'il ne se raconte pas une histoire à défaut de pouvoir la vivre vraiment. Et elle se demande aussi, traversée par le même trouble, s'ils ne sont pas non plus, mon père et elle, pareillement retenus par cette illusion. Son regard se suspend. Il s'enfonce loin en elle.

Ma mère s'adresse à moi. Elle me parle beaucoup depuis que je suis morte, avec une liberté qu'elle n'osait pas s'accorder, la redoutant sûrement, de mon vivant. J'écoute ses pensées comme j'écoute ses silences et ses mots. Elle sait que je suis attentive et qu'elle peut être en confiance.